

Bulletin mensuel de l'Académie des sciences et lettres de Montpellier

ACADÉMIE DES SCIENCES ET LETTRES
DE MONTPELLIER

(1706 - 1980)

NOUVELLE SERIE

TOME 12 - 1981

BULLETIN
DE
L'ACADÉMIE DES SCIENCES
ET LETTRES
DE MONTPELLIER



MONTPELLIER

1981

Séance du 30 novembre 1981*RÉCEPTION de M. André DESMOULIEZ**ÉLOGE du Doyen Pierre JOURDA*

Monsieur le Président,

Monsieur le Secrétaire perpétuel,

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Mesdames, Messieurs,

Pourquoi faut-il que le destin, en ses faveurs mêmes, ait ses cruautés ? Celui à qui vous avez fait l'honneur de le choisir et de l'admettre dans votre Compagnie connaît une joie toute particulière en ces instants où il peut vous exprimer publiquement sa gratitude. C'est un sentiment que j'éprouve ce soir et il est, je vous prie de le croire, d'autant plus profond et sincère qu'il est plus grave. En m'appelant, dans une grande délicatesse de pensée, à succéder au Doyen Pierre Jourda, vous avez magnifié par un émouvant symbole l'attachement d'un élève envers un maître respecté et aimé entre tous — un attachement d'un demi-siècle et plus. C'est vous dire aussi l'émotion qui m'étreint à cette heure. Quelle joie, vous le savez, aurait eue Pierre Jourda de m'accueillir parmi vous, en votre nom ! Mais comme il se serait félicité pour moi de l'heureux privilège qui me vaut le double parrainage du Professeur J. Combes et du Président M. Nussy Saint-Saëns ! Et puis, au nom de sa foi, gardons la certitude qu'en son éternité, Pierre Jourda est avec nous ce soir.

*

* *

Le premier, le plus ancien souvenir que je garde de Pierre Jourda se confond avec les lointains de mon enfance. J'étais encore jeune élève quand Pierre Jourda fut nommé, en octobre 1927, Professeur au Petit-Lycée — ainsi appelé, sans aucune valeur dépréciative, pour le distinguer du Lycée de la rue Girard. Bien au contraire, qui n'a pas connu le Petit-Lycée de Montpellier n'a pas connu la joie, sinon d'être élève, mais d'enseigner. A l'inverse du Grand-Lycée qui cachait une harmonie architecturale dans l'encombrement de ses bâtisses ou étages surajoutés, la morne étroitesse de ses cours, l'obscurité des couloirs et des escaliers où se heurtaient le flux et le reflux simultanés des élèves, le Petit-Lycée de la rue Lakanal était peut-être bien tel qu'avaient été les Jardins d'Academos. C'était l'espace ouvert, aéré, lumineux ; c'était surtout, offerte dès l'entrée, la séduction discrète et prenante de son parc — cette large allée circulaire, avec sa voûte de marronniers somptueux, et qui cernait une vaste pelouse sur laquelle jouaient follement, au gré du moindre souffle, mille et mille taches d'ombre et de lumière. Dans cette allée, avant l'appel napoléonien du tambour, se groupaient à droite les élèves externes, à gauche les professeurs. Et je revois Pierre Jourda arriver d'un pas vif, plein d'allant et de distinction, avec son fin visage, le regard pétillant derrière ses lorgnons légèrement cerclés d'écaille. Oui, je le revois et bien tel qu'un crayon délicat a su le saisir en ces années-là. Il arrivait, ayant à la main ses livres et le paquet de copies dont il allait rendre compte à ses élèves. Il s'arrêtait devant ses collègues, assis, quand la saison le permettait, sur un grand banc en arc de cercle, et debout devant eux il se plaisait à évoquer tel fait du jour, à commenter tel événement plus grave ; ou bien, dépliant les copies, il lisait tel passage heureux noté dans un devoir ou plus souvent citait telles bévues qu'il avait relevées ; et nous, les élèves, de l'autre côté de la pelouse, nous n'entendions qu'un grand éclat de rire collectif et magistral. Mais en classe, avec quelle intelligence et quel tact Pierre Jourda savait moins reprocher que faire comprendre son erreur au coupable lui-même !

Pardonnez-moi, Mesdames et Messieurs, d'avoir cédé peut-être à quelque lyrisme ému. Mais tant d'ombres passent pour moi en ces lieux, tant de souvenirs, et qui me sont chers, s'y attachent — celui de Pierre Jourda, des maîtres qui veillaient à notre formation intellectuelle autant que morale, celui de camarades prématurément disparus, le souvenir aussi, vous m'en excuserez, d'une mère tendrement aimée.

La dernière image que je garde de Pierre Jourda, je l'ai emportée lors de la dernière visite que je lui ai faite en mars 1978, peu de semaines avant sa fin. Il

ressentait certes le poids des ans, de la vie, quelques misères physiques aussi. Mais assis dans son fauteuil, l'esprit alerte, ouvert à tout, prompt à la répartie, le regard vif, malicieux parfois, toujours plein de bonté, Pierre Jourda était resté bien égal à lui-même et sa conversation aussi riche et primesautière. Avec ces dons et ce talent que vous lui connaissiez, il s'était plu à rappeler maintes anecdotes tantôt graves, tantôt plaisantes, et évoquant tel de ses souvenirs de lycéen, il avait récité et même fredonné les couplets d'une chanson où raillés sans méchanceté, les professeurs trouvent parfois leur immortalité. Il s'était enquis de l'un, de l'autre dans cette Université à laquelle il restait si fidèle. Ai-je perçu comme une lassitude quand il m'a dit ce soir-là que sa vie était déjà bien longue ? Était-ce prémonition et sereine acceptation ?

Cinquante années séparent le premier et le dernier de mes souvenirs — cinquante ans de la carrière, de la réussite universitaires de Pierre Jourda, d'une existence riche d'un humanisme pleinement vécu.

*

* *

La prédestination de sa vie, Pierre Jourda l'a-t-il reçue en naissant le 20 novembre 1898 à Narbonne sur cette terre lumineuse dont il incarnera si bien le génie, fière aussi d'un héritage historique et littéraire qui ne pouvait laisser indifférent son esprit curieux, et auquel il a consacré deux études au moins, l'une sur la vie intellectuelle dans la Narbonne antique, l'autre sur Narbonne telle que l'ont vue les écrivains romantiques ? Je ne peux oublier non plus que le jour même de sa naissance, devant son berceau, comme les fées qui dans les contes fixent à travers leurs vœux le destin de l'enfant, son père exprima le souhait qu'il devînt professeur. De son enfance narbonnaise, Pierre Jourda gardait très vif un souvenir qui avait alors frappé son jeune esprit, peut-être parce qu'il avait inconsciemment découvert la magie du verbe et de l'éloquence, en entendant Ernest Ferroul haranguer du balcon de l'Hôtel-de-Ville les vigneron en révolte. Ces années narbonnaises de Pierre Jourda prendront vite fin. Pour le punir d'une espièglerie d'enfant, et que Rabelais n'eût pas désavouée — annonçait-elle le futur éditeur et le pénétrant critique de Rabelais ? —, son père décidait de l'envoyer interne en classe de sixième

au Lycée Montaigne à Paris. Sanction bien rigoureuse, et qui étonnerait de la part d'un homme bon, cultivé, grand libéral de surcroît, si elle ne lui avait été inspirée moins par un excès de sévérité que par son amour et son ambition de père soucieux de préparer son fils le plus tôt et dans les meilleures conditions à l'avenir dont il rêvait pour lui. Et dans sa culture, se souvenant sans doute de la lettre de Gargantua à Pantagruel, il souhaitait voir son fils profiter des «vives et vocales instructions» des Epistémons parisiens ainsi que des «louables exemples» de la capitale du goût et de l'esprit.

Grands effets d'une petite cause : le destin scolaire — intellectuel peut-être — de Pierre Jourda est désormais scellé. Du Lycée Montaigne il ira tout naturellement au Lycée Louis-le-Grand, l'un des plus prestigieux lycées de France, et il y restera jusqu'à son succès au baccalauréat. Evoquons un instant ces années parisiennes de Pierre Jourda — l'exil blême du jeune méridional, la rigueur monotone de l'internat et de sa discipline, les couchers et les réveils dans le dortoir lugubre, les longs couloirs sinistres, la cour sans âme, et la mort prématurée d'un père, et Paris en guerre. Dans son discours prononcé à la distribution des Prix de notre Lycée, Pierre Jourda a évoqué quelques souvenirs — «la fosse aux ours» de Louis-le-Grand dans laquelle, dit-il, il tournait avec ses camarades «sous le ciel immuablement blafard de Paris». Mais tout ce qui aurait pu devenir désespérance et meurtrissure de l'âme, son intelligence vivre et curieuse a su le changer en ardeur au travail, soif et bonheur d'apprendre, goût et presque volupté de la culture. La lente monotonie des mornes soirées d'études, comme il la trompait par la lecture, se pénétrant jusqu'à les annoter, des grandes œuvres, tant françaises que latines et grecques ! Avec quelle fièvre, les jours de sortie, il se précipitait au théâtre pour voir revivre sur la scène les personnages que les explications en classe lui avaient rendus familiers ! Avec quelle avidité il écoutait certains de ses maîtres, tel son professeur de Seconde, Gendarme de Bévette, homme distingué et courtois entre tous, dont Pierre Jourda aimait à évoquer la longue silhouette et qui sut éveiller avec tant de bonheur son goût et son sens littéraire ! Et puis, la guerre était là, et la réalité quotidienne vivifiait l'abstraction des textes, donnait leur pleine résonance aux affirmations les plus nobles et par tant d'exemples d'héroïsme prouvait bien que Plutarque n'avait pas menti. Comme les études humanistes fortifiaient alors les esprits, exaltaient les cœurs ! En décidant de s'engager et en attendant impatiemment l'heure de combattre, Pierre Jourda savait, pour l'avoir découvert à travers les hautes leçons de l'Antiquité, quel idéal il voulait, il allait défendre. Il y restera fidèle toute sa vie.

Pierre Jourda va donc connaître — il a dix sept ans — la rude existence du fantassin, les marches, les tranchées, l'assaut et le danger toujours présent — simple soldat d'abord jusqu'à ce que de nouvelles dispositions lui permettent de suivre un peloton d'élèves-officiers et de recevoir le galon d'aspirant. Il entendra, il verra en juillet 1918 l'armée française s'ébranler pour l'offensive victorieuse et lui-même avec sa section se battra au nord de Tahure ou de Vauquois, aux abords de Rethel et du plateau de Mazagran. Et c'est l'Armistice, peu avant le jour de ses vingt ans. Ah, Mesdames et Messieurs, avoir vingt ans en novembre 1918 ! Voir désormais la vie s'offrir pleinement devant soi, dans une Patrie victorieuse, avoir participé à cette victoire, si modeste qu'ait été sa place, mais en remplissant son rôle de toutes ses forces. Le jour même de ses vingt ans, défiler à la tête de sa section dans Saverne recouvrée, sous les acclamations des jeunes Alsaciennes pour qui la France, en ces instants, avait sans doute le visage rayonnant de l'aspirant Jourda.

N'en doutons pas : c'est à l'heure étincelante de la Victoire et de ses vingt ans que Pierre Jourda s'est pénétré de cette confiance dans la vie — tonique vertu de l'humanisme encore — dont il ne se départira jamais, en dépit des traverses de l'humaine existence, et qu'il s'efforcera toujours de communiquer à ceux qui venaient lui confier leurs doutes.

Oui, Pierre Jourda va entrer dans sa vie d'homme du pas victorieux dont il défilait aux jours de gloire. Il reprend ses études, encore sous l'uniforme, à Strasbourg où sont regroupés dans un même centre tous ceux qui se destinent à l'enseignement des Lettres, puis à la Sorbonne où il conquiert très vite la licence, choisit et soutient un mémoire d'Etudes Supérieures qui annonce le seiziémiste qu'il veut être, et reçu à l'Agrégation des Lettres en 1922, il est nommé professeur au Lycée de Tourcoing. Dans sa classe de 3ème A, il a comme élève Maxence Van Der Meersch. Il conservera et publiera dans votre Bulletin la copie que celui-ci avait remise le jour de la composition en français au second trimestre et qui, notée 19, lui valut bien évidemment la place de premier. Si je rappelle ce détail, c'est que, infirmant les jugements qui vouaient le jeune Van Der Meersch à tous les échecs, Pierre Jourda a été le premier à déceler ses dons, son sens du style déjà, jusqu'à prédire une nomination au Concours général où, en effet, deux ans plus tard, il obtenait le premier prix de Composition française. L'auteur de *La Maison dans la dune* — et sa fidélité en témoignera — n'a jamais oublié celui dont les leçons et les conseils avaient fécondé sa jeune sensibilité, et qui avait su le révéler à lui-

même. Ainsi, dès ses débuts de professeur, Pierre Jourda avait affirmé les qualités qui seront hautement les siennes dans son enseignement.

Après les brumes nordiques, la lumière de la Toscane. Pour consulter des documents nécessaires à la préparation de sa thèse, Pierre Jourda est envoyé à l'Institut français de Florence, Florence l'aristocratique où, tout dit l'âme du Quattrocento. Sur la terre d'Italie, où il rencontrait tant de siècles d'histoire, tant de sublimes affirmations du génie humain, son amour du beau s'émeut et s'exalte, mais en outre dans un souci qui fera l'originalité de son esprit, il se plaît à allier la tradition livresque et abstraite à la réalité qui s'offre devant lui pour évoquer concrètement, reconstituer et revivre les événements là-même où ils s'étaient produits.

L'année suivante, Pierre Jourda redevient parisien : il est nommé pensionnaire à la Fondation Thiers. Il a trois années devant lui pour se consacrer à son travail de thèse — ou plutôt il aurait ces trois années s'il ne savait désormais qu'il n'y a de plénitude humaine que dans un bonheur partagé et que le bonheur d'aimer et d'être aimé rend bien futile tout autre calcul. Pierre Jourda n'hésite pas, pour se marier, à donner en 1925 sa démission de la Fondation Thiers. S'il n'avait pas pris cette décision, sa carrière, sans être différente assurément, aurait sans doute été géographiquement autre, et Montpellier peut-être ne l'aurait jamais eu. Pour nous aussi, vous le voyez, ce fut un mariage très heureux.

Après deux années passées au Lycée de Cahors, Pierre Jourda commence sa carrière montpelliéraine et il ne quittera jamais notre ville, malgré tous les appels de la Sorbonne. Il enseignera pendant sept ans au Lycée, en Troisième, puis en Seconde — la classe idéale naguère pour un professeur de Lettres, et il sera enfin chargé — tâche de confiance, aussi lourde que redoutable — de l'enseignement du français dans toutes les classes préparatoires aux Grandes Ecoles. Entre temps, il achève sa thèse, la soutient victorieusement à Paris en 1931. L'année 1934 voit tout à la fois son élection à notre Académie et sa nomination de Maître de Conférences à la Faculté des Lettres. Il quitte donc notre Lycée où l'estime et la confiance de ses collègues ou de l'Administration l'avaient appelé à diverses responsabilités. Il se réjouit sans nul doute d'une désignation qui consacre ses travaux, comble ses vœux, mais il emporte aussi et il gardera un souvenir heureux de ses années d'enseignement au Lycée — c'est qu'il n'était pas déshonorant alors pour un Professeur à la Faculté des Lettres d'avoir enseigné quelques années dans les Lycées, d'y avoir même été bon professeur et de le rester dans l'Enseignement Supérieur. A la

Faculté des Lettres, Pierre Jourda seiziémiste succède à un autre seiziémiste, à ce grand honnête homme qui a été aussi des vôtres, Joseph Vianey, et qui, membre du jury de l'Agrégation des Lettres quand Pierre Jourda y était candidat, l'avait ainsi connu, apprécié et même défendu contre un latiniste quelque peu hargneux — ils ne le sont pas tous.

Est-il besoin d'ajouter, sinon par respect de la vérité, que Pierre Jourda s'impose immédiatement à ses auditoires, à ses étudiants d'abord, mais aussi au grand public conquis par ses dons de conférencier — la clarté de l'exposé, l'aisance et l'élégance d'une parole toujours vivante, une érudition bien dominée qui se laisse deviner, loin de se vouloir pesante, l'art de l'anecdote prestement contée ? Telle est aussi l'estime de ses collègues qu'ils le proposent bien vite pour la chaire de Littérature française où il est nommé en 1936.

Infatigable chercheur, Pierre Jourda prépare ou projette la publication de nombreux travaux qu'il doit délaisser en septembre 1939 pour rejoindre son poste à l'armée. Tout ce qu'il observe l'inquiète bien vite, mais trop noble pour désespérer, il voudra croire à un ultime sursaut. Comme il souffre de la défaite, lui qui avait offert deux fois son sang à la patrie pour la protéger ! Quel chagrin de voir abattue, souillée, cette France dont il s'est toujours fait l'idée la plus noble, sans la trahir jamais !

Les années passent, consacrées sans relâche à de nouveaux travaux. Elles lui apportent aussi des satisfactions professionnelles et personnelles : il reçoit la Légion d'Honneur, siège au Comité Consultatif de l'Enseignement Supérieur, au jury de l'Agrégation des Lettres. Il sera invité à faire des conférences en Belgique, en Italie et appelé plusieurs fois à aller enseigner de longues semaines à l'Université de Birmingham. Il est élu, réélu au Conseil Municipal. C'est aussi, humainement, la joie d'être grand-père et d'en pratiquer l'art avec une patiente tendresse.

Sur cette maison heureuse le malheur, la foudre va s'abattre. Car telle est la vision qui accable Pierre Jourda au petit matin du 17 mai 1954 et il sait dès lors quelle funeste nouvelle va lui parvenir. Il connaît cette douleur de père, la plus cruelle et la plus intolérable pour un homme, ainsi que le disait le Doyen Gaston Giraud, père meurtri lui aussi, pour évoquer — et sa voix se brisait alors — l'épreuve — la même épreuve — dont le Maréchal de Lattre de Tassigny venait d'être frappé. «Jeune officier plein d'allant et d'une foi ardente», dira la citation

du Sous-Lieutenant Yves Jourda, «a préparé avec minutie et mené avec audace toutes les opérations de son Unité». Il refuse, après avoir été blessé, toute convalescence et reprenant sa place au combat «s'attache à jamais ses hommes qu'il sauve de l'anéantissement par une habile manœuvre... Laisse le souvenir d'un jeune officier qui honore sa génération». Pierre Jourda savait mieux que personne la valeur des mots dans le langage militaire et il ne pouvait se souvenir des termes de cette belle citation sans pleurer : larmes de douleur, larmes de fierté. Pierre Jourda et les siens trouveront un apaisement dans leur foi et l'harmonie d'une famille où chacun, dans sa propre douleur, va montrer une affection plus attentive pour adoucir la peine de l'autre.

La confiance de ses collègues et leur vote unanime portent Pierre Jourda au décanat en 1957. Il sera réélu trois fois. C'était le temps où libre d'ambition pour lui-même, en toute indépendance d'esprit, un Doyen n'avait d'autre souci que de mettre son autorité, son prestige personnels au service de sa Faculté pour en défendre les intérêts. Tel a bien été le Doyen Jourda. Mais quelle tâche l'attendait et dans cette maison précisément ! Il lui fallait assurer l'administration quotidienne de la Faculté et elle ne se simplifiait guère. Mais en outre, devant le flux démographique qui gagnait l'Enseignement Supérieur, un Doyen devait faire face à des besoins toujours nouveaux, mieux encore les prévoir, lutter pour obtenir les moyens nécessaires, procéder chaque année à une nouvelle organisation des enseignements. Problèmes de locaux aussi et Pierre Jourda aura la charge de faire décider la construction d'une nouvelle Faculté, d'en discuter les plans en fonction des réalisations qu'il jugeait utiles et des crédits accordés, d'assurer enfin l'installation progressive dans les nouveaux bâtiments et, j'allais l'oublier, d'apaiser ou arbitrer les mille petits conflits d'intellectuels. Du moins a-t-il eu la satisfaction d'entendre proclamer le jour de l'inauguration officielle que «sa» Faculté était la plus belle de France. Artisan de sa construction, de son développement grâce à la création de nombreux postes, il a su dans l'action faire l'union et redonner son lustre à la Faculté. C'est que Pierre Jourda s'imposera vite, jusque dans les bureaux parisiens : à son autorité, à la confiance qu'il inspire, s'ajoutent les qualités d'administrateur qu'il révèle — la clarté de ses vues, l'esprit d'organisation, le sens de la décision et des responsabilités, la ténacité dans la discussion, la souplesse quand il s'agit de composer. Pierre Jourda a été, au sens le plus fort, un grand Doyen, actif, efficace, humain, toujours prêt à écouter chacun, soucieux d'équité.

Bien qu'il eût la possibilité de rester encore en activité, Pierre Jourda prit sa retraite en 1969, avec la sereine satisfaction d'avoir noblement accompli sa tâche.

Il va donc jouir de cet *otium cum dignitate* dont Cicéron avait rêvé sans pouvoir jamais le connaître. Mais retraite active — *otium negotiosum*, si vous me permettez une de ces formules si pleines dont le latin garde le secret. Pierre Jourda va continuer à publier, à diriger des thèses, à en être le rapporteur ou le président de jury. C'est l'occasion pour lui de revenir parfois à la Faculté où tous l'accueillent avec autant de joie que de respect — heureux lui-même de constater qu'il n'est pas oublié. Il lit, il relit, et quoi donc ! Virgile, Cicéron, Homère en particulier pour qui il retrouve la fraîcheur de ses impressions de lycéen. Félicitons-nous aussi que l'Université qu'il a si bien servie, honorée, aimée, n'ait pas été pour une fois trop ingrate avec Pierre Jourda : il a été promu Officier de la Légion d'Honneur, Commandeur dans l'Ordre du Mérite et des Palmes Académiques — sans parler de toutes les décorations étrangères qu'il a reçues. Ses collègues, ses amis, ses anciens élèves lui offriront un volume de *Mélanges*, ce qui reste, selon la tradition universitaire, le plus bel hommage rendu à un maître particulièrement respecté. Et enfin, il aura la joie émouvante de voir naître trois arrière-petits-enfants.

En avril 1978, les troubles de santé dont il souffrait périodiquement, s'aggravent brutalement, et bien vite, son état ne laisse plus d'espoir. La veille de sa mort, une grâce lui est accordée ainsi qu'à tous les siens. Tandis qu'il s'enfonçait depuis quelques heures dans le grand sommeil, il sent une présence désirée : le Père Pierre-Yves est là. Alors, comme si la maladie ne l'avait aucunement touché, Pierre Jourda, pour parler à son fils, au prêtre, redevient un moment tel qu'il était toujours, et dans son ultime propos, lucidement fidèle à lui-même. Quand sa mort, le 27 avril 1978, est connue, une lourde tristesse tombe sur la Faculté et tous ceux, même les plus humbles, qui avaient connu Pierre Jourda pleurent le professeur, l'homme qu'il était.

*

* *

Le professeur qu'a été Pierre Jourda : deux faits, deux témoignages suffiraient à nous l'apprendre. Il y a vingt-cinq ans et plus, à l'initiative de l'un de nos camarades, nous nous étions réunis, tous anciens condisciples dans la même classe de 6ème au Petit-Lycée. Retrouvailles de labadens, devenus hommes et que la vie, leur

profession avaient éloignés les uns des autres. De quoi parler entre anciens lycéens sinon d'histoires de lycéens ? Et chacun d'évoquer ses souvenirs, telles habitudes de l'un, telle aventure ou mésaventure d'un autre, tel petit chahut, tel professeur et ses manies ou l'intérêt de son enseignement. L'un de nous, imposant directeur de banque en Espagne, s'écria alors avec tout l'éclat de son accent catalan et une chaleur de sentiment qui en excuse la peu académique expression : « Jourda, c'était un chic type ». Et nous tous de lui faire écho, chacun amplifiant même ses paroles par quelque souvenir personnel. Pierre Jourda, quand je lui rapportai le propos, en fut amusé et heureux ; il se revit lui-même, trente ans plus tôt, devant ces mêmes élèves dont il retrouvait les noms, les figures ; il se souvenait de l'un et des promesses qu'il donnait, de la paresse d'un autre, d'un tel, grand spécialiste déjà des fautes d'orthographe.

L'autre témoignage de respect et d'admiration, Pierre Jourda l'a reçu en juin 1969. Il avait achevé une leçon sur Ronsard, je crois, et s'adressant à ses étudiants, il leur dit qu'ils venaient d'entendre son derniers cours de l'année qui était aussi son dernier cours à la Faculté, le dernier de sa carrière ; et en quelques mots simples, directs, bien sentis dont il avait le secret, Pierre Jourda évoqua ses cinquante années d'enseignement, les servitudes mais aussi la grandeur du métier de professeur et les joies qu'il y avaient trouvées. Alors d'un même élan, dans tout l'amphithéâtre, les étudiants se lèvent avec gravité, applaudissent longuement. L'hommage ainsi rendu à Pierre Jourda, au terme de sa carrière, rejoignait le souvenir qu'il avait laissé à l'aurore de son enseignement pour unir dans l'unanimité de leur respect et de leur gratitude, tous ses élèves du Lycée de Tourcoing, de Cahors, de Montpellier, et tous ses étudiants à la Faculté, tant de générations qu'il a formées.

Une leçon de Pierre Jourda ? Ici même, avec une rigoureuse ponctualité, il entrait dans l'amphithéâtre Vianey ou la salle Rigal, ses livres et dossiers à la main. Il ouvrait ses notes — ces petits carrés de papier blanc méthodiquement classés, couverts de son écriture fine, rapide, parfaitement lisible — je parle en orfèvre. Il posait en termes simples le problème, fût-il le plus complexe ; il développait son analyse en un exposé clairement ordonné, sans méandres, rendu plus lumineux encore par une parole nette, aisée, aussi précise que vivante. La critique était-elle divisée sur la question et apportait-elle des réponses diverses et contradictoires ? Avec la plus grande probité, Pierre Jourda les discutait, sans en négliger aucune, rejetait celle-ci, retenait d'une autre tel point de vue valable, donnait sa propre interprétation, toujours marquée de mesure et de finesse. Il aimait les conclusions

vives, faites souvent de brèves interrogations qui se pressaient, de réponses rapides, dosant ainsi, à travers les unes et les autres, incertitudes et vérités bien établies, réserves et mérites réels, critiques et éloges. Pierre Jourda avait enfermé en une heure le tout de son exposé et à la soixantième minute exactement, il sortait, laissant l'esprit de ses auditeurs enrichi et dispos.

Leçons aussi utiles que brillantes et que parachevait un autre mérite. Leur qualité exceptionnelle, leur originalité tenait au souci qu'avait Pierre Jourda, à son art de confronter l'œuvre littéraire à la réalité de la vie, d'éclairer souvent l'une par l'autre. Fallait-il relever dans la psychologie d'un personnage quelque trait ou réaction qui paraissait moins naturelle qu'utile à l'auteur et à la trame de son œuvre ? Pierre Jourda apportait des exemples humains laissés par l'histoire ou qu'il avait pu connaître, et le héros imaginaire faisait place aussitôt à un être de chair et de sang. Si dans *La Princesse de Clèves* ou un autre roman, telle situation ou péripétie semblait artificiellement créée pour les nécessités de l'intrigue, Pierre Jourda ne manquait pas de rappeler les hasards de la vie et les caprices du destin, et passant outre à l'interdit pascalien, il n'hésitait pas à recourir à son expérience vécue — et c'est la fiction parfois qui paraissait bien timide. Quel émerveillement pour ses élèves au Lycée qui, après avoir pâli et baillé sur le récit de quelque bataille de Rome, voyaient tout à coup la narration livienne, le combat du légionnaire s'animer dans leur réalité tactique et humaine à l'évocation des souvenirs de Pierre Jourda et de ses propres actions ! Comme il savait faire comprendre l'âme virgilienne, quand son commentaire de l'*Incipe, parue puer, risu cognoscere matrem* s'éclairait des premiers sourires de Micheline ou d'Armand, dont il s'émouvait avant d'en émouvoir ses élèves eux-mêmes ! Il les préparait ainsi, mieux qu'à leur métier futur, à leur avenir d'hommes. Et c'est bien là assurément le vrai sens de l'humanisme.

La qualité de l'enseignement donné par Pierre Jourda ne sera égalée que par la richesse de ses travaux. Comment en épuiser la liste ? Les chiffres ont leur éloquence. Dix livres publiés — et avant tout, en 1930, sa thèse sur *Marguerite d'Angoulême, Duchesse d'Alençon, Reine de Navarre (1492-1549). Etude biographique et littéraire*, important ouvrage de 1200 pages, dont Pierre Jourda donnera un élégant abrégé en 1973 et où il a su faire revivre «sa» Marguerite — l'a-t-on assez taquiné ! — avec intelligence, délicatesse, et d'autant plus de sympathie qu'il pouvait se reconnaître lui-même dans la passion d'apprendre, le patriotisme, la bonté, la foi, de cette noble princesse de la Renaissance. Je citerai encore *Le Gargantua de Rabelais* ; *Marot, l'homme et l'œuvre* ; *Stendhal, l'homme et l'œuvre*,

en 1934 ; *Actualité de P. Mérimée* ; *L'exotisme dans la littérature française depuis Chateaubriand*, en deux tomes. Je relève seize éditions de textes, parmi lesquelles les *Oeuvres complètes* de Rabelais ; *Les Conteurs français du XVIème siècle* ; et dès 1926, le seizième faisant une place au stendhalien, *De l'Amour* ; *Le Rouge et le Noir* ; *La Chartreuse de Parme* ; *Les Chroniques italiennes* ; ou encore, en 1928, les *Portraits historiques et littéraires* de Mérimée et *Colomba*. Ajoutons une trentaine d'articles sur le XVIème siècle parmi lesquels je veux retenir le premier de tous, publié dès 1921, *Un disciple de Marot : Victor Brodeau*, où Pierre Jourda reprenait son Mémoire d'Etudes Supérieures soutenu l'année précédente, et qui — c'est bien le signe de la qualité de ce premier travail — est accueilli dans la *Revue d'Histoire littéraire de France*. Je n'ai ensuite qu'à choisir, au hasard : en 1943, *Le problème de l'incrédulité au XVIème siècle* ; *Rabelais à Montpellier* ; *Rabelais peintre de la vie de son temps* en 1953, ainsi que de nombreuses études sur la vie au XVIème siècle, telle qu'elle se découvre à travers les récits des Conteurs. A la littérature du XIXème siècle, Pierre Jourda consacrera une quarantaine d'articles : *Stendhal en Italie* ; *Le modèle de Mathilde de la Mole*, en 1929 ; *Stendhal et la littérature italienne* ; *L'Italie napoléonienne vue par Stendhal* ou bien, mêlant avec finesse critique littéraire et artistique, il écrit *L'émotion stendhalienne et le Corrège* ; *Stendhal et Canova*. Impressionnant bilan qu'il faudrait compléter par nombre d'études consacrées à la littérature classique, à notre littérature régionale ou bien au théâtre et aux bibliothèques en Languedoc aux XVIème, XVIIème et XVIIIème siècles. Pierre Jourda a même laissé, à l'état de manuscrit, mais entièrement rédigée, une étude sur la vie théâtrale à Montpellier au XIXème siècle, riche de renseignements puisés aux Archives, et c'est pitié de penser qu'elle risque fort de rester à jamais ignorée. Que de comptes rendus enfin d'ouvrages de critique et d'histoire littéraires !

Devant une telle somme de publications, l'admiration se mêle à l'étonnement. Comment avoir pu réaliser une telle œuvre scientifique ? D'autant que Pierre Jourda était bien le contraire du savant enfermé entre ses livres et ses fiches. A ses cours, à ce programme d'Agrégation qu'il préparait chaque année avec tant de conscience pour ses étudiants, aux montagnes de dissertations qu'il avait à corriger, à ses fonctions décanales, combien d'autres occupations venaient s'ajouter ! Sessions du Comité Consultatif des Universités, avec les rapports qu'il devait rédiger et d'autant plus scrupuleusement qu'ils déterminaient souvent la carrière des autres, séances de la Société Archéologique de Montpellier, présidence de l'Association des Parents d'Elèves, séances du Conseil Municipal, réunions de la Commission Archéologique de Narbonne, cours de perfectionnement et périodes militaires (comment oublier, sans

le trahir, son attachement patriotique et presque sentimental aux choses de l'Armée, et où se sublimaient son sens du devoir et, pour une large part, sa personnalité même?), occupations mondaines aussi — et je le dis, non pour paraître le diminuer, mais pour saisir l'homme total, plénitude de sa vie familiale. Est-ce tout ? Je m'en voudrais de ne point rappeler devant vous la fidélité de Pierre Jourda à notre Académie, son assiduité aux séances, mais encore la part si active qu'il prenait à la vie de notre Compagnie. Il a fait près de quarante communications sur des sujets aussi variés que sa culture était vaste. Il a reçu en votre nom plusieurs de vos confrères et notamment, le 27 mai 1957, celui dont il était le parrain et qui nous accueille chaque semaine avec une généreuse hospitalité et nous permet, de bien douce manière, de prolonger nos séances par des conversations si agréablement amicales.

S'alliant à toutes ces activités, la fécondité intellectuelle de Pierre Jourda tient presque du prodige, et rien d'autre pourtant que sa personnalité ne l'explique, si ce n'est qu'il n'a pu être pleinement lui-même — et que la modestie de Madame Jourda me pardonne — que grâce au bonheur qu'il a connu à son foyer, dans le partage de tous les sentiments, la transparence des cœurs. Tous ses dons, toutes ses qualités d'esprit ont pu ainsi s'affirmer : son intelligence aussi vaste que vive, l'aptitude à aller toujours à l'essentiel, son pouvoir de synthèse, la sûreté du jugement et la délicatesse du sentiment littéraire, une puissance de travail au service d'une insatiable curiosité, l'ampleur de la culture (à trente ans, Pierre Jourda avait tout lu et jusqu'aux écrivains mineurs), sans oublier l'aisance et le bonheur de l'expression, bref, disons le mot, un humanisme qui l'apparentait à ces hommes de la Renaissance devenus ses familiers.

Et c'est bien cet esprit humaniste qui inspire sa recherche critique et lui donne son unité. A travers le conte, la nouvelle, le roman ou même le portrait, Pierre Jourda a voulu étudier d'abord le genre lui-même et son évolution, mais il s'est aussi attaché à éclairer l'obscur, je veux dire, découvrir et analyser les éléments de la création littéraire où l'écrivain dépasse les données sèches et inertes parfois de son modèle ou le fait divers, pour rehausser son œuvre d'évocations historiques, l'animer par la peinture des mœurs, la vivifier de sa propre image, riche de la vérité de ses sentiments ou du secret de ses rêves. Message esthétique ou moral, message humain toujours, que Pierre Jourda savait entendre et faire entendre, qu'il fût transmis par Rabelais, Marguerite de Navarre ou Stendhal, s'il est vrai que le beylisme aussi est un humanisme. Les méthodes de l'histoire et de la critique littéraires ont changé. Même si l'envahissante linguistique ou le structuralisme ne sont

pas toujours les alibis de l'inculture, y puiserons-nous encore les vertus d'un humanisme qui, fécondant l'esprit et ennoblissant les cœurs, a donné à Pierre Jourda tant de richesse humaine ?

*
* *

Humaniores litterae, disaient précisément les Anciens — les lettres qui rendent l'homme plus homme, qui sont riches d'un levain d'humanité. Cette affirmation, comme Pierre Jourda l'a illustrée ! C'était d'abord l'accueil que chacun trouvait auprès de lui, chez lui, j'allais dire dans ce Versailles de l'esprit, si je ne voyais un sourire et un regard un peu malicieux, si je ne l'entendais me reprendre doucement : «disons le petit Versailles». Sœur Clara — il est bien permis de l'évoquer, elle qui a été si longtemps présente et fidèle — était là pour annoncer le visiteur, étonnante dans l'art de déformer les noms que Pierre Jourda, nouveau Cuvier de l'onomastique, savait reconstituer non moins étonnamment à partir d'une syllabe bien écorchée. A travers les salons, on entendait sa voix qui invitait chaleureusement à entrer. Parfois, quand le hasard le voulait, Mme Jourda était présente, lumineuse de bonté et de dévouement, ayant pour chacun le mot jailli du cœur. Ou bien, c'était Micheline, avec le sourire et le charme de ses éternels dix-huit ans. Plus tard, Marie-France prendra la relève du charme et de la grâce. Je rencontrais aussi Armand avec sa bonhomie grave qui annonçait l'homme de cœur et de devoir. Yves passait, fin et distingué, enfermé déjà dans son idéal et ses glorieuses résolutions. Je trouvais Claude, blondinet de cinq ou six ans, qui défendait l'entrée de la maison avec un petit canon en bois et qui prévenait très consciencieusement qu'il fallait bien faire attention, parce que «ça faisait boum», devant, derrière, à droite, à gauche — bref, à cinq ans, et bien avant nos généraux, Claude avait découvert la défense tous azimuts. Depuis, le Père Pierre-Yves a choisi d'autres canons plus nobles et plus harmonieux.

Il est aisé d'imaginer les sentiments de l'étudiant ou de tout autre visiteur qui se présentait pour la première fois à Pierre Jourda. Mais dès l'abord, sa simplicité directe mettait son interlocuteur à l'aise, et celui-ci, la conversation à peine engagée, sentait tant de compréhension et chaleur humaines. Il était venu voir le professeur, le doyen ; il trouvait aussi un homme sans superbe, soucieux de le conseiller et de l'aider.

Car le dévouement était aussi chose naturelle chez Pierre Jourda. A-t-il jamais refusé son appui à qui venait le solliciter, du moins si la requête lui paraissait équitable ? Il s'empressait alors de faire la démarche nécessaire, et plus encore que son autorité intellectuelle, sa caution morale était d'un très grand poids. Dans d'autres cas, pour aider un étudiant dont les conditions de travail étaient difficiles, il n'hésitait pas à lui confier ce qui est le bien le plus précieux d'un professeur, ses livres et ses notes personnelles.

Autre vertu humaine de Pierre Jourda : son libéralisme. Alors que son influence, ses fonctions lui auraient permis de faire obstacle, d'un mot, à une carrière, ses jugements, ses choix n'ont jamais été inspirés que par la bienveillance et le souci de l'équité. Nul n'a jamais été victime d'aucun ostracisme parce que ses idées étaient opposées à celles de Pierre Jourda. Nul n'a jamais bénéficié d'aucune faveur parce qu'il partageait les mêmes convictions. Et quel exemple plus éloquent que l'entente, l'harmonie qui s'étaient établies entre lui-même et celui qui a été son collègue direct¹ pendant quinze ans, avec qui il a partagé la responsabilité d'initier les étudiants aux méthodes de l'histoire et de la critique littéraires — deux hommes que tout aurait pu opposer, idées, forme d'esprit et jusqu'aux intérêts de carrière, et que rien n'a jamais divisés, pour la plus grande efficacité de leur enseignement et le profit de leurs étudiants ? Bien plus, quand pour des raisons de sécurité personnelle, ce collègue dut s'éloigner, Pierre Jourda et le Doyen Augustin Fliche n'hésitèrent pas à couvrir une absence aussi nécessaire qu'irrégulière, l'un par son silence administratif, l'autre en se chargeant bénévolement du service de son ami. Vertu d'un libéralisme qui inspirait hier à de tels hommes le souci de se respecter dans la sincérité de leurs convictions, de s'estimer jusque dans leurs différences.

Fidèle encore à l'une des plus nobles pensées de l'Humanisme, Pierre Jourda n'est jamais resté indifférent aux événements qui marquaient la vie de chacun — heureux, et il s'en réjouissait, douloureux, comme il savait y compatir. Il y a quelques années, quand disparut, bien prématurément, l'un de ses anciens élèves au Lycée, et parmi les plus brillants, chirurgien de grande valeur et âme d'élite,² Pierre Jourda en ressentit une profonde tristesse. Non seulement il sut trouver alors les mots les plus touchants pour exprimer son émotion, mais pendant dix ans

1. Emile Bouvier, Maître de conférences de Littérature française.

2. Docteur André Courty.

ou presque, à chacune de mes visites peut-être, il ne manquait jamais de témoigner un intérêt attentif, plein de sollicitude et d'admiration à l'égard d'une mère restée seule pour élever trois fils, se préoccupant des études de chacun d'eux, applaudissant à tous leurs succès. Il n'oubliait jamais, non plus que Mme Jourda, de me charger d'un message riche de paroles chaleureuses, riche aussi du réconfort qu'apportait une telle fidélité.

Et puis... comment oublier ? C'était en février ou mars 1942, et le sort me malmenait. Ce soir-là, je rentrais chez moi, dans la double tristesse de l'hiver qui se prolongeait et de la nuit qui tombait d'un ciel bas et lourd de toutes les menaces. A l'angle de la rue de la Loge et de l'Argenterie, j'allais croiser Pierre Jourda qui me semblait pressé — et il l'était ; peut-être, quelque passant s'interposant, ne me serais-je pas arrêté. Pierre Jourda m'avait vu ; il ralentit son pas, vint vers moi, pose sa main sur mon épaule et sans échanger aucune des formules habituelles, il me dit en me regardant avec gravité, que si un jour, une nuit, j'avais quelque motif d'inquiétude, il y aurait toujours place dans sa maison pour m'accueillir. C'était, Mesdames et Messieurs, en 1942 : il fallait beaucoup de générosité ; il fallait plus de courage encore.

Noblesse des sentiments, séduction aussi de sa personnalité que paraît un tel sens de l'humain : la souveraine intelligence de Pierre Jourda, si prenante, trop vivante et primesautière pour être jamais hautaine ; la fermeté de ses convictions, qui, loin de l'enfermer en lui-même, s'alliait à tant de compréhension pour les idées des autres et de généreuse tolérance ; ses fonctions enfin, ses responsabilités ou les honneurs, et, disons-le, sa situation sociale ne l'élevaient que pour le rendre plus proche de chacun, même du plus humble.

Je me le suis demandé parfois, Mesdames et Messieurs : si je devais ne disposer que d'un mot, ne retenir qu'une vertu de Pierre Jourda, auquel de ses dons du cœur ou de l'esprit accorder la primauté ? Choix bien difficile sans nul doute et qui condamnerait à d'injustes oublis. Mais parce que l'intelligence, même la plus haute, reste moins rare peut-être que l'intelligence du cœur, parce que celle-ci l'embellit encore et rehausse toutes les vertus, parce que la beauté de l'homme, c'est sa bonté, alors, oui, je dirais : bonté de Pierre Jourda — une bonté naturelle, magnifiée par son humanisme, sublimée par sa foi.

*

* *

«Qu'est-ce qu'une grande vie ?» demande l'un des héros d'Alfred de Vigny pour répondre aussitôt : «une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr». Comme elle est grande la vie de Pierre Jourda, dans le droit fil de l'idéalisme de ses vingt ans, et telle qu'à peine adolescent, il avait déjà réalisé une grande part de ses rêves les plus nobles, telle aussi que dans sa fidélité à lui-même, il a su, au long de son existence, tout préserver de l'idéal de sa jeunesse ! Quelle leçon y trouvons-nous encore, la plus belle peut-être de celles dont ces murs gardent l'écho, parce qu'elle les contient et les résume toutes !

Mesdames, Messieurs, en retraçant la vie du Doyen Jourda, en esquissant son portrait, j'ai pris mieux conscience de mes devoirs envers sa mémoire, envers vous-mêmes qui m'avez appelé à lui succéder. Je sais que je ne pourrai aucunement le remplacer auprès de vous. Mais il m'a semblé que pour ne pas être trop indigne de lui, dans ce fauteuil qu'il a si longtemps occupé avec tant d'éclat, je me devais d'être fidèle à votre Compagnie, comme Pierre Jourda l'a été lui-même. Que mes derniers mots vous apportent donc la promesse de ma fidélité. Et que, cette fidélité vous rappelant continûment son souvenir, Pierre Jourda reste toujours vivant et présent parmi nous.

André DESMOULIEZ

RÉPONSE de M. Marcel NUSSY SAINT-SAËNS

Monsieur,

Alors que les remarquables titres littéraires de plusieurs de nos éminents collègues les désignaient d'autant plus pour vous accueillir dans notre Académie que cette cérémonie se situe dans le lieu même de leur activité passée, la volonté d'effacement de mon vieil ami Jean Combes et votre persistante bienveillance m'ont placé dans l'obligation de ne pas refuser l'honneur de la mission de vous recevoir. Vous allez donc occuper le vingt-septième fauteuil de notre Académie, où siégea la première femme élue par nos devanciers, Mme REYNÈS-MONLAUR et qui fut hier illustrée par le Doyen Pierre JOURDA. Comment, à votre suite, ne pas être particulièrement ému en évoquant la mémoire de cet humaniste érudit qui

unissait à un étincelant talent littéraire une profonde valeur universitaire ? A votre éloge si complet, je me limiterai à ajouter le souvenir d'une inoubliable visite où j'avais évoqué, avec votre prédécesseur immédiat, l'influence de la vie judiciaire sur Michel Eyquem de Montaigne ; j'avais, en effet, rappelé comment l'ancien conseiller au Parlement de Bordeaux retrouvait inconsciemment le mouvement contradictoire des audiences pour étudier le procès de sa propre pensée. Or, je crois précisément que cette empreinte ineffaçable qui marque ceux qui ont eu la charge redoutable de rendre la justice, constitue pour moi, ce soir, une excuse atténuante venant diminuer ma responsabilité dans le rôle que j'ai dû accepter. A travers les dossiers que m'a présentés une époque mouvementée, j'ai appris à vénérer l'attachante personnalité de Marcus Tullius Cicero, — en dépit de passages du «Pro Fonteio» qui avaient heurté ma sensibilité occitane — ; j'appartiens à une génération qui a grandi dans l'admiration des effets oratoires, qu'il s'agisse du prétoire, du parlement ou de la chaire. Je devais donc comprendre, Monsieur, l'importance des travaux qui vous ont permis d'édifier une œuvre solide. Aussi bien, les circonstances tragiques de votre vie personnelle, venant entraver les heures studieuses de votre labeur intellectuel, vous permettaient sans doute de mieux pénétrer la courageuse pensée de l'orateur philosophe des «Catilinaires», du «Pro Milone», et des «Philippiques», dont l'existence fut atrocement brisée par ceux dont les ambitions s'opposèrent à son idéal annonciateur du Droit Naturel des temps contemporains.

*

* *

La bibliographie consacrée à Cicéron se révèle d'autant plus considérable que des opinions contradictoires se sont heurtées ; la tendance à soutenir la pauvreté artistique de Rome chère à la science allemande s'oppose à la critique française, pour qui un équilibre s'est réalisé entre la pensée grecque et la tradition latine. Les théories diverses ainsi émises, bien que contenant chacune une parcelle de vérité, se montrent en définitive erronées, faute d'aborder l'étude d'ensemble du problème posé. Au siècle d'Auguste, apparaît une esthétique nationale romaine. Pouvait-on affirmer que l'œuvre de Cicéron l'avait préparée, réalisant l'union féconde de l'enseignement de la Grèce et de l'héritage de la vieille Rome ? Pour répondre à cette question, il fallait rassembler des éléments éparpillés ; l'avocat ne devait pas faire oublier le philosophe, ni le professeur d'éloquence cherchant sa voie entre l'école asiatique, l'école néo-attique, et l'école rhodienne, ni encore le citoyen cul-

tivé s'épanchant dans ses lettres, auprès de ses familiers et de ses amis. Travail de synthèse considérable ! Vous l'avez osé. En même temps, vous compreniez combien les événements d'une histoire vécue avaient marqué l'homme, tout en infléchissant les réflexions du penseur. Le «Pro Roscio» contemporain de la puissance de Sylla nécessite un prudent voyage vers les terres grecques ; la questure de Sicile explique le choix qui conduit aux discours accusant Verrès ; la menace d'une nouvelle guerre civile justifie l'option de l'ancien démocrate en faveur d'un parti centriste, qui prélude au consulat de 63, aux «Catilinaires», à la rage du démagogue Clodius et à l'exil ; le «Pro Milone» constitue d'ailleurs le signe d'un rapprochement avec le clan aristocratique, suivi du gouvernement de Cilicie. Toutefois, Rome se déchire une fois de plus ; l'ancien adversaire de Catilina rejoint Pompée en Thessalie ; après Pharsale, César pardonne ; Cicéron délaisse l'action politique ; mais après l'assassinat du dictateur, il estime devoir dénoncer les manœuvres ambitieuses d'Antoine ; abandonné par Octave, il sera victime de la vengeance entraînée par les «Philippiques». Vous avez retrouvé dans les textes la complexité des phases de l'évolution d'une pensée vivante. Vous avez décelé comment l'expérience des luttes et des dangers de la vie quotidienne réagissait sur les leçons théoriques reçues. Un choix dicté par une réflexion raisonnée basée sur la pratique de l'art oratoire venait transformer les données des schémas scolaires pour les embellir. «Cicéron, avez-vous écrit, a d'abord suivi — presque docilement — les leçons reçues, les exemples — celui d'Hortensius en particulier — qui s'offraient à lui et pour ainsi dire les modes qui s'imposaient à Rome. Puis il a cherché à adapter de plus en plus sûrement les enseignements de la rhétorique et les modèles choisis, à l'éloquence du forum et à ses exigences. Enfin, il a voulu fixer, dans son originalité propre, un art romain, un atticisme romain, entendu au sens de perfection artistique... Prise de conscience progressive du génie national, de ses besoins — innés ou nouveaux — et plus encore des moyens artistiques aptes à y répondre». Le résultat nous laisse émerveillés : «une clarification, une simplification des procédés d'école. Mais surtout dégagée de la gangue des préceptes abstraits de la rhétorique hellénistique peu ou mal adaptés aux contingences romaines, l'éloquence de Cicéron est devenue une éloquence humaine, celle d'un homme qui s'adresse à d'autres hommes pour leur faire partager ses pensées, ses sentiments, éprouver ses passions et ses réactions presque viscérales. En ce sens — et sans parler même des apports intellectuels dont il a voulu l'enrichir — l'éloquence de Cicéron est un humanisme». Au bout de votre recherche, vous avez ainsi pu élaborer votre thèse désormais classique : «*Cicéron et son goût. Essai sur une définition d'une esthétique romaine à la fin de la République*». En juin 1971, vous la souteniez en Sorbonne devant un jury qui comprenait

notamment deux membres de l'Institut, dont l'un n'était autre que l'ancien Directeur de l'Ecole Française de Rome, Pierre BOYANCÉ.

Comment résumer en quelques phrases un véritable monument d'érudition, dont le texte imprimé ne comporte pas moins de 637 pages ? Comment analyser, sans la trahir, une pensée très nuancée qui utilise admirablement les ressources de notre belle langue française ? Vous commencez par une étude serrée des fondements du goût romain ; partant de constantes héréditaires, la patience attentivement positive d'un peuple de paysans s'allie à l'obstination du soldat discipliné qui a su accumuler les victoires ; de là, est issue une rigueur intellectuelle que soulignent la précision du vocabulaire et la sécheresse de formules lapidaires ; cependant la solidité de l'esprit n'empêche pas la manifestation joyeuse de la sève italique, aboutissant au désir de la recherche de l'effet. Il se trouve pourtant que par le fait même de ses conquêtes, Rome, aux derniers temps de la République, a rencontré le génie artistique de la Grèce et celui de l'Asie Mineure. Dans ce contexte où s'affrontent deux mentalités, vous reprenez l'éducation de Cicéron ; vous admirez l'ardeur intellectuelle de l'avocat qui se taille une magnifique place au barreau, et se passionne pour les problèmes de l'art oratoire. Il est aidé par ses dons personnels : hypersensibilité, souplesse d'esprit, obsédé par le besoin de gloire, il est poussé par sa volonté de succès. Ce tempérament d'une rare richesse qu'aiguillonne ce que vous avez appelé une «vanité inquiète» commande les aspirations de l'orateur ; son goût, avez-vous noté, «reflète toute son émotivité et toute sa vivacité» : ses besoins psychiques, — et encore ses nécessités éthiques —, ses exigences intellectuelles et enfin les impératifs de sa conception de l'art. Cicéron a ainsi pris progressivement conscience, selon vos propres termes, «du génie national, de ses besoins innés ou nouveaux et plus encore des moyens artistiques aptes à y répondre». Ici, j'ai l'obligation de vous citer intégralement : «sa propre vanité l'a aidé. Il lui fallait prouver aux autres et se prouver à lui-même qu'il était et restait le plus grand orateur de Rome. Mieux encore il a voulu fixer par la perfection de son éloquence, un idéal national. A travers son exemple et conformément à la définition que les théories grecques donnaient de l'esprit romain et de ses aptitudes, il a voulu montrer que Rome, loin d'être inférieure à la Grèce, pouvait rivaliser avec elle, l'égaliser et la dépasser même. Son ambition personnelle s'est muée en ambition nationale ; elle s'y est sublimée... Les choix de Cicéron, quelle qu'en soit la diversité d'origine, ont un lieu géométrique : le souci de préserver l'instinct romain et d'affirmer ses droits... Ainsi, grâce à Cicéron, s'est enfin réalisée la symbiose entre l'hellénisme et l'esprit romain... Rassembleur du génie romain, Cicéron l'a révélé aussi à lui-même. Car, il ne suffit pas de dire qu'il a incarné le génie de la

race, qu'il en est devenu le symbole ou même qu'il l'a dépassé. Il en a permis et favorisé l'éclosion... Il a cherché dans les enseignements de l'hellénisme le fondement et la caution du goût romain... Goût de Cicéron et goût romain, génie d'un homme et génie de la race... Comment les mieux définir que par la notion d'art baroque — entendu au sens large du mot — si conforme au génie de Rome ou plutôt de l'Italie qui a su en tempérer le classicisme, les audaces ou les outrances ? En douterons-nous ? Le goût de Cicéron : traduction, dans sa forme la plus complète et la plus noble de l'instinct romain et affirmation, pour tout un peuple, de son vrai génie». Ainsi s'annonçait, sur le plan esthétique, l'apparition du siècle d'Auguste.

Ne nous étonnons pas si votre thèse a été admise non seulement avec la mention «très honorable», mais encore avec des éloges exceptionnels. Ne soyons pas non plus trop scandalisés si des impératifs budgétaires relatifs à l'impression des thèses ont retardé la publication et la diffusion de votre œuvre, seulement éditée en 1976 et encore à Bruxelles par la Collection *Latomus*. Votre exaltation du rôle de Cicéron n'a pas manqué d'être accompagnée de comptes rendus élogieux des revues scientifiques françaises et étrangères ; nous retrouvons partout les mêmes formules : «travail très riche, remarquable...», «contribution essentielle».

Mais ce labeur considérable n'a pas été l'unique chapitre de vos études sur le grand orateur philosophe de Rome. Il serait équitable de citer tous vos articles, qu'il s'agisse en particulier de votre interprétation du «De Signis», de votre appréciation sur la polémique engagée contre les atticistes, où, chaque fois vous éclairez le débat en l'élargissant, qu'il s'agisse encore d'une précision que vous apportez à une citation de Cicéron, attribuant par erreur de mémoire à Platon, un texte d'Isocrate ; je m'attarderai seulement un instant sur l'article que vous avez publié en 1978 dans la revue *LATOMUS* : «Cicéron et l'ambition littéraire de Salluste». Vous y montrez le peu de fondement d'un prétendu antagonisme irréductible entre ces deux gloires de la littérature latine ; négligeant les intrigues d'alcôve, qu'il s'agisse de Fausta, la femme de Milon, ou de Terentia, que son divorce a rendue célèbre, vous indiquez qu'il est permis d'admettre, comme l'affirme Asconius, «qu'après la lutte qui avait suivi la mort de Clodius, Salluste s'est ensuite réconcilié avec Cicéron et Milon».

Pour vous, la vérité consiste en ce que Salluste a eu pour but de révéler «être orgueilleusement, souverainement l'historien que Cicéron n'avait pas été, et, jus-

que dans la pratique du grand style, l'écrivain attique que l'on contestait que fût le consul des Catilinaires. Vous concluez avec pertinence : «Egalier Cicéron et même le surpasser, sans être rien de ce qu'il avait été pour être ce qu'il n'avait pas été : voilà sans doute quelle ambition a commandé les choix de Salluste, historien et atticiste... Il a fondé l'historiographie ou mieux une esthétique de l'historiographie romaine, comme Cicéron avait fondé une esthétique de l'éloquence nationale. Il a laissé le modèle d'un style dont s'inspirera Tacite et qui reste, à côté de la prose cicéronienne, l'une des deux formes d'un art de la prose latine».

*

* *

Il nous reste à expliquer comment les difficultés qu'a connues votre existence personnelle vous ont amené à mieux comprendre les préoccupations de Cicéron, tant il est vrai que les désastres qui accompagnent parfois les brillantes carrières politiques trouvent leur retentissement sur les trajets plus modestes de nombreux citoyens.

Lorsque j'ai appris que votre père était né à Saint-Sever, je n'ai pas manqué d'évoquer mes souvenirs de début de vie judiciaire. Je revois encore la butte de Morlanne, *Mons Lannarium*, et la magnifique terrasse qui surplombe l'Adour laissant le regard s'évader vers la plaine des Landes. Je me souviens surtout de l'incalculable joyau roman qu'est l'ancienne abbaye Saint-Sever ; au temps de sa splendeur des XI^e, XII^e et XIII^e siècles, elle connut l'éclosion d'un remarquable chantier de décor sculpté se situant au début d'une nouvelle forme d'art. Je me permets d'insister sur ce rappel de ma jeunesse, car je trouve dans les chapiteaux ornés de lions de l'antique abbatale bénédictine le signe évocateur de la vie tourmentée de votre famille : bêtes féroces qui encadrent des feuillages et surtout le prophète Daniel : l'Ancien Testament nous enseigne que ce héros biblique fut en définitive retiré de la fosse : «on ne trouve sur lui aucune blessure, nous enseigne l'esprit sacré, parce qu'il avait cru en son Dieu». Cette leçon de foi israélite n'avait pas été oubliée par les ascendants maternels de votre mère. Ils avaient bénéficié de l'esprit de tolérance qui a souvent existé dans les anciennes provinces méditerranéennes de la France ; on retrouve leur trace au XVIII^e siècle à Nîmes et à Montpellier, où ils

se fixèrent dans le vieux quartier de l'hôtel Bonnier de la Mosson, rue de l'Herberie. L'un d'eux, l'aïeul, avait perdu une jambe à Wagram, obtenant de Napoléon 1^{er}, suivant décret daté de Schönbrunn, une pension payable en or. Un dur destin avait également marqué l'époux de sa petite-fille ; il était l'un de ces Alsaciens qui avaient dû transporter leur domicile en France avant le 1^{er} octobre 1872, pour ne pas devenir Allemands en vertu de l'art. 2 du Traité signé à Francfort le 10 mai 1871, et d'ailleurs abusivement interprété par les vainqueurs. Votre père que sa carrière de fonctionnaire des Contributions Indirectes avait amené à quitter sa Gascogne natale pour venir dans notre ville rencontra donc, en épousant votre mère, à la fois le Languedoc et l'Alsace. Il devait bientôt quitter le foyer, où vous étiez né le 2 février 1915, pour rejoindre la zone de combat. Pris dans la tourmente, il s'était ainsi trouvé en 1917 parmi ceux que l'offensive du Général Nivelle engagea autour de Soissons ; il fut l'une des malheureuses victimes des coûteuses attaques, bien vainement entreprises entre le 30 avril et le 5 mai 1917, sur le Chemin des Dames. Il n'est pas sans intérêt de souligner que nous rencontrons en lui votre esprit laborieusement méthodique ; alors qu'il se trouvait dans les tranchées, il se faisait envoyer des traités d'économie politique et de droit fiscal, rédigeant studieusement des notes qu'il destinait à la préparation de concours administratifs devant lui permettre d'accéder à des postes supérieurs.

Courageusement, votre mère, professeur de classes élémentaires au Lycée de garçons, fait front devant l'adversité ; elle vous donne, ainsi qu'à votre frère, une solide formation morale et scolaire. Vous montriez déjà une aptitude merveilleuse pour l'étude du latin, obtenant un prix au Concours général. Plus tard, notre éminentissime confrère de l'Académie, le Professeur Pierre Tisset tenait à solliciter vos qualités de traducteur, et nous savons qu'aujourd'hui un article que vous avez consacré à un passage particulièrement ardu du « Brutus » se trouve en cours d'impression pour paraître dans la prestigieuse revue allemande « Philologus ».

Vous poursuivez vos études à la Faculté des Lettres de notre cité ; vous étiez candidat au concours de l'agrégation lorsque vous recevez l'ordre de rejoindre un peloton d'Elèves Officiers de Réserve près de Saint-Maixent. L'invasion allemande vous y surprendra ; malgré votre apparente timidité, vous êtes parmi le petit groupe de ceux qui veulent s'opposer à l'ennemi et combattre ; toutefois, en présence de votre nombre réduit, survient une consigne d'évacuation et vous parvenez à Montpellier, où vous êtes démobilisé. Vous voici professeur de lettres de 3^e au lycée où vous aviez été collégien. Mais règne maintenant le temps du chagrin et de

la pitié ; les démons de l'antisémitisme se réveillent et d'odieuses mesures précédant les rafles et les camps de concentration sont appliquées aux juifs. Pour évoquer cette période lamentable de notre histoire récente, je me bornerai à citer un passage de la courageuse lettre pastorale que le Cardinal Saliège, archevêque de Toulouse, enjoignit de lire dans les paroisses de son diocèse : « Les juifs sont des hommes. Les juives sont des femmes. Les étrangers sont des hommes, les étrangères sont des femmes. Tout n'est pas permis contre eux, contre ces hommes et contre ces femmes, contre ces pères et mères de familles. Ils font partie du genre humain. Ils sont nos frères comme tant d'autres. Un chrétien ne peut l'oublier ». Ainsi, malgré le sacrifice de votre père, l'ascendance israélite de votre mère vous vaut en septembre 1941 d'être exclu de votre chaire. Cependant vous espérez pouvoir demeurer en Languedoc ; vous entreprenez même de participer aux activités des organisations de résistance. Un conseil opportunément donné vous conduit à vous réfugier dans la région écartée où coule le Jabron, au pied du mont « Dieu-Grâce », à Dieulefit où vous trouvez Pierre Emmanuel et Wladimir Olivier d'Ormesson. Vous devenez professeur dans un collège libre. Dans la suite, votre refuge échappe de justesse aux fureurs d'une colonne de répression. La paix revenue vous permet de retrouver votre poste dans l'enseignement public ; vous êtes reçu au concours de l'agrégation des lettres. Nous devinons ce que devait être la valeur de vos leçons ; en effet, un de vos élèves obtient le premier prix de français au Concours Général. Peu de temps après, vous voici assistant, puis maître de conférences, et enfin professeur de notre Faculté des Lettres ; ces jours-ci, nous apprenions votre promotion au grade de Commandeur de l'Ordre des Palmes Académiques.

Ayant subi l'épreuve des fluctuations historiques, vous étiez mieux préparé que quiconque pour mesurer le rôle extraordinaire de Cicéron. Un autre enfant d'Arpinum, Marius, avait par ses réformes, ses succès et ses défaites, accéléré la fin des institutions de la vieille Rome ; auparavant les efforts de Tiberius et de Caius Gracchus avaient échoué. L'« Urbs » mourait de l'afflux des richesses venues des conquêtes extérieures ; une réforme constitutionnelle s'imposait. L'aristocratie avait bien songé à diriger l'empire ; mais comme l'a souligné Jacques Pirenne, « ... le peuple romain cosmopolite et formé à la fois de citoyens et de pérégrins ne considérait plus la République comme la liberté ; il n'y voyait que le triomphe des privilèges de classe des sénatoriaux et de l'oppression capitaliste ». La carrière s'ouvrait pour les candidats à la dictature ; ils avaient l'image des monarchies hellénistiques ; ils comprenaient que la plèbe attendait avant tout des avantages matériels. A l'exemple de Démosthène, Cicéron était demeuré fidèle aux valeurs qui constituent

la dignité de l'homme. Mais il n'y avait plus moyen de réveiller l'esprit civique. A la dernière page de votre thèse, vous n'avez pas manqué, Monsieur, de rappeler à la suite de Plutarque qu'Auguste, une fois victorieux et maître de l'Empire, avait «compris au fond de lui-même le vrai mérite de Cicéron et l'avait reconnu une fois au moins en une brève confidence».

En terminant, je voudrais insister sur cet hommage tardif, tout en m'inclinant devant la fin tragique de l'auteur des «Philippiques».

*

* *

CHRONIQUE DE L'ACADEMIE

Pour remplir cette tâche, je solliciterai l'aide d'un traducteur écrivant au cours d'un autre siècle cruel, le XVI^e, Jacques Amyot.

«... j'ay entendu, nous confie-t-il, à la fin de son chapitre relatif à l'orateur des «Catilinaires», que César Auguste long temps depuis alla un jour voir un de ses nepveux, lequel tenoit en ses mains un livre de Ciceron, et que luy craignant que son oncle ne fust mal content de luy trouver ce livre en la main, le cuida cacher soubz sa robbe. Caesar le veit, et le luy prit, et en leut tout de bout une grande partie, puis le rendit au jeune garson en luy disant, «C'estoit un sçavant homme, mon filz, et qui aimoit fort son païs».

Peut-être Auguste avait-il oublié ce jour-là qu'il avait abandonné Cicéron à la vengeance d'Antoine, ainsi que nous le rapporte quelques lignes plus haut le savoureux Amyot : «Le Capitaine Popilius incontinent prenant avec luy quelque nombre de ses soudards, s'encourut à l'entour par dehors pour l'atraper au bout de l'allee, et Herennius s'en courut tout droit par les allees. Ciceron qui le sentit aussi tost venir, commanda à ses serviteurs qu'ilz posassent sa littere, et prenant sa barbe avec la main gauche, comme il avoit accoustumé, regarda franchement les meurtiers au visage, ayant les cheveux et la barbe tous herissez et pouldreux, et le visage desfaict et cousu pour les ennuis qu'il avoit supportez, de maniere que plusieurs des assistens se boucherent les yeux pendant que Herennius le sacrifioit : si tendit le col hors de sa littere, estant aagé de soixante et quatre ans, et luy fut la

teste coupée par le commandement d'Antonius, avec les deux mains, desquelles il avoit escrit les oraisons Philippiques contre luy : car ainsi avoit Cicéron intitulé les harengues qu'il avoit escrites en haine de luy, et sont encore ainsi nommées jusques aujourd'hui. Quand on apporta ces pauvres membres tronçonnez à Rome, Antonius estoit d'aventure occupé à presider à l'élection de quelques magistrats, et l'ayant ouy et veu, il s'escria tout hault, que maintenant estoient ses proscriptions exécutées, et commanda que lon allast porter la teste et les mains sur la tribune aux harengues au lieu qui se nommoit Rostra.

En nos temps où la violence s'accompagne de lâcheté et d'appétit de jouissance, il n'était sans doute pas sans portée de rappeler le destin tragique de Cicéron que vos recherches, Monsieur, justement appréciées par notre Académie, nous ont permis d'admirer davantage.

Marcel NUSSY SAINT-SAËNS

*
* *